

Nous passâmes trois ans au pensionnat. Il était temps, pour moi, de retourner à Iffendic. Je désirais vivement voir Rose revenir avec moi, néanmoins, j'étais assez raisonnable pour reconnaître quelle avait grand besoin de travailler encore ; je répondis dans ce sens à ses questions.

— Comment peux-tu croire, méchante sœur, me dit-elle, que je resterai ici sans toi ! Mais je tomberais malade de chagrin. Tu sais que je t'aime trop pour pouvoir me séparer de toi !

— Mais, ma petite Rose, il est nécessaire que tu t'instruises...

— Oh bien ! répliqua-t-elle vivement, nos maîtresses ne disent-elles pas que tu es une savante ? Tu me donneras des leçons, et, je te l'assure, j'étudierai mieux avec toi qu'avec nos maîtresses. Elle sont si sévères pour moi ! Prie beaucoup papa, afin qu'il nous remmene, autrement, vous le verriez, je tomberais malade.

Les bras de Rose entouraient mon cou, ses yeux, brillants de larmes et tout pleins de tendresse, plongeaient dans les miens avec une telle ardeur, que je finis, comme elle, par trouver son retour à Iffendic très raisonnable. Je savais, d'ailleurs, que la volonté de me montrer maîtresse vigilante et dévouée ne me manquerait pas.

Rose venait, alors, de terminer sa douzième année. Elle aussi, était très-jolie. On s'accordait, cependant, à trouver mon visage plus beau que le sien. Je ne dis pas ces choses par vanité. Il y a longtemps que j'ai oublié tout cela ; mais puisque j'ai résolu de raconter ma vie, il faut bien que je dise ce que j'étais.

Aucune autre jeune fille du pays ne pouvait nous être comparée.

“ Le père Dorland est bien heureux, disaient les bonnes gens, car si on ne connaissait pas sa Martine, on trouverait sa Rose la plus jolie fille qui a jamais paru chez nous ! ”

Les affaires de notre père avaient assez prospéré pour lui permettre de se donner un peu de repos. Il ne s'occupait plus